

Théâtre en différé

Un, Texte de Mani Soleymanlou mise en scène de Mani Soleymanlou et Alice Ronfard

Fairfly, Texte de Joan Yago García traduction d'Elisabet Ràfols et Maryse Warda mise en scène de Ricard Soler Mallol

Ensemble, Texte et mise en scène de Maxime Beauregard-Martin, François Bernier et Hubert Lemire

François Jardon-Gomez

Number 276, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96745ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jardon-Gomez, F. (2021). Review of [Théâtre en différé / *Un*, Texte de Mani Soleymanlou mise en scène de Mani Soleymanlou et Alice Ronfard / *Fairfly*, Texte de Joan Yago García traduction d'Elisabet Ràfols et Maryse Warda mise en scène de Ricard Soler Mallol / *Ensemble*, Texte et mise en scène de Maxime Beauregard-Martin, François Bernier et Hubert Lemire]. *Spirale*, (276), 102–107.

THÉÂTRE EN DIFFÉRÉ

UN

**TEXTE DE MANI SOLEYMANLOU
MISE EN SCÈNE DE MANI
SOLEYMANLOU ET ALICE RONFARD**

Pièce diffusée en direct de la
Place des Arts sur l'espace Yoop
16 décembre 2020.

FAIRFLY

**TEXTE DE JOAN YAGO GARCÍA
TRADUCTION D'ELISABET RÀFOLS
ET MARYSE WARDA
MISE EN SCÈNE DE RICARD SOLER
MALLOL**

Pièce présentée en ligne de novembre
2020 à février 2021.

ENSEMBLE

**TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE
MAXIME BEAUREGARD-MARTIN,
FRANÇOIS BERNIER ET HUBERT
LEMIRE**

Pièce présentée par Espace Libre
avec l'Arrondissement de Ville-Marie
20 au 24 septembre 2020.

Forcée de se « réinventer » depuis bientôt un an, la saison théâtrale 2020-2021 a trouvé une niche dans les initiatives distancées, renouant notamment avec des formes artistiques oubliées. Les différentes variations sur le radiothéâtre ont continué de proliférer, suivies par une augmentation du nombre de spectacles présentés en captation vidéo. Malgré un hiver ayant permis de retrouver partiellement les salles, force est d'admettre que le théâtre filmé a gardé la forme vivante malgré tout, préparant le terrain à différents enjeux formels dans les rapports entre la scène et la caméra.



LES UNS ET LES AUTRES

Repris pour la première fois depuis sa création en 2012, *Un* aura eu l'honneur de s'inscrire dans l'histoire en tant que premier spectacle théâtral joué en direct sur l'espace Yoop, autre invention pandémique pour prendre le relais des arts vivants, déplacés de la scène à l'écran.

Mani Soleymanlou reprenait donc ce solo théâtral, premier spectacle autofictionnel de ce qui fut d'abord une trilogie, puis une série de pièces jusqu'à *Zéro* (2019); passant du petit espace intime de La Chapelle à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, il se dévoile à nouveau au public.

Il faut d'abord souligner à quel point la pièce n'a pas pris une ride, tant sur le plan formel que sur le plan thématique: Soleymanlou y raconte sa quête identitaire, entre son Iran natal, son enfance à Toronto et sa vie adulte à Montréal. Le plaidoyer de celui qui affirme sentir, au Québec et dans le milieu théâtral plus qu'ailleurs, son étrangéité, résonne encore très fort: «*Depuis ce premier jour à l'École nationale de théâtre du Canada, depuis mon arrivée au Québec, je ne me suis jamais autant senti comme un gars d'ailleurs, comme un étranger, exilé, perdu, immigrant...*»

Certains ajustements sont à l'avenant: la scène où Soleymanlou regardait sur son téléphone la mort d'une manifestante iranienne en 2009 est agrémentée de vidéos des manifestations du mouvement Black Lives Matter et d'extraits d'émissions québécoises d'affaires publiques où fusent les «blagues» racistes sur la conduite des Chinois. C'est aussi à ce moment qu'on retrouve le moment le plus fort du spectacle, quand Soleymanlou annonce avoir écrit «*un nouveau truc*» juste pour la reprise, dans lequel il questionne «*l'immunité*» de celui «*qui est né ici, celui qui rassure par sa couleur de peau*», contrairement à ceux qui sont considérés comme n'étant «*pas Québécois*» à cause de leur couleur de peau ou de leur origine.

La pièce repose sur une interaction fréquente (bien que contrôlée) entre l'Acteur (c'est son nom) et le public, à qui le comédien s'adresse à plusieurs reprises. Le début de la pièce joue sur l'idée que l'Acteur n'est pas prêt et demande à quelques reprises s'il peut recommencer, comme s'il était intimidé; l'aspect «interaction faussement vraie» est renforcé par un préambule ironique («*Bienvenue chez vous, sur l'espace, la plateforme, là... Je m'en fous un peu, faites ce que vous voulez, bonne soirée, bon spectacle, merci d'être là.*»), mais il est aussi annulé par la présence d'un pianiste (Alexis Elina) sur la scène.

Celui-ci offre à l'Acteur une présence concrète sur laquelle compter, mais aussi une personne de plus avec qui interagir. Présenté en direct, le spectacle joue peu sur les plans de caméra, mais l'espace scénique, encombré seulement de quelques chaises, permet néanmoins à la caméra de se déplacer çà et là parmi celles-ci, accompagnant notre regard de spectateur pour nous mener au plus près de Soleymanlou. En ce sens, la vaste scène permet à la fois au comédien de jouer librement et aux caméras de se promener autour de lui, recréant en quelque sorte l'effet d'intimité d'une petite salle.

Cette mobilité permet de voir, en cours de route, les deux écrans géants que le comédien regarde et sur lesquels apparaissent les visages des spectateurs connectés à Yoop. Ceci ouvre deux possibilités: Soleymanlou peut ainsi plus facilement garder l'aspect interactif de son spectacle (s'il s'adresse au public, celui-ci peut répondre), et la relation regardeur-regardé, propre aux arts vivants, est préservée... sauf pour ceux qui y assistent caméra fermée dans le confort de leur salon.

CHANGER LE MONDE

Sans conteste le succès populaire des derniers mois, *Fairfly* a été joué et tourné à La Licorne, sans spectateurs, puis diffusé en ligne pendant une période prolongée (de novembre à février). Mis en scène par Ricard Soller Mallol et interprété par les quatre complices du Projet Bocal (Mikhaïl Ahojja, Sonia Cordeau, Simon Lacroix et Raphaëlle Lalande), le spectacle charge à fond de train contre le capitalisme néolibéral de notre époque, qui parasite toutes les sphères de notre vie, incluant les relations d'amitié.

[...] *Fairfly* séduit par son dynamisme et son efficacité. Les répliques sont *punchées*, dans un mélange de moquerie du langage techno-néolibéral et de langue populaire que traduisent bien Elisabet Ràfols et Maryse Warda [...]

Fairfly raconte le destin de quatre travailleurs d'une entreprise de nourriture pour bébés qui décident de lancer leur propre compagnie, commercialisant une nouvelle protéine potentiellement révolutionnaire : les larves de mouche. « *Nous voulons changer le monde... et nous voulons le faire directement de notre poste de travail* », diront les quatre amis dans leur manifeste de fondation.

La pièce laisse un peu sur sa faim en ce qui a trait à son propos (on sait que les amitiés et les affaires ne font pas bon ménage) et à sa finale, assez prévisible (les intérêts individuels l'emporteront sur les intérêts collectifs, il reste seulement à savoir qui trahira qui). « *Comment on sait qu'on va pas se croiser les uns les autres ?* » demande un des comparses. « *Impossible que ça n'arrive pas* », répond Garcia.

En revanche, *Fairfly* séduit par son dynamisme et son efficacité. Les répliques sont *punchées*, dans un mélange de moquerie du langage techno-néolibéral et de langue populaire que traduisent bien Elisabet Ràfols et Maryse Warda ; de même, la construction en ellipse fait progresser le récit rapidement, ce qui ajoute à l'effet de frénésie et d'épuisement que ressentent les personnages. Le tout est mené rondement par une distribution qui s'amuse beaucoup, même si leur tendance à crier à tue-tête énerve plus qu'autre chose.

Ce dernier point est d'autant plus étonnant que la captation, réalisée par Julien Hurteau, fait le pari de ne pas masquer la médiation du théâtre par la caméra. La réalisation se distingue par la caméra nerveuse (on filme beaucoup à l'épaule) qui multiplie les plans et les angles, souvent appuyée par un montage effréné et dynamique qui dirige le regard comme au cinéma et qui permet de marquer la frénésie du travail, mais aussi son intrusion grandissante dans la vie quotidienne.

La force de la captation, son dynamisme et sa liberté dans la manière de filmer contribuent ainsi au brouillage des frontières entre le théâtre et les arts vidéo. Si théâtre, cinéma et télévision font bon ménage depuis au moins le tournant du siècle, c'est d'ordinaire dans le rapport à la scène, qui intègre des éléments des autres pratiques artistiques. Ici, la relation s'inverse, ce qui n'est pas nécessairement au service du travail du metteur en scène, dont le travail formel (scènes de danse ou de fête où le temps se suspend et les gestes ralentissent) est presque phagocyté par la caméra vivante et naturaliste du réalisateur.

ENSEMBLE, MAIS PAS TOUT À FAIT

À la fin de l'été, il était permis d'espérer avoir une saison théâtrale « normale ». Ayant tout juste eu le temps d'attraper une des représentations d'*Ensemble*, de la compagnie DuBunker, je repense différemment à cette proposition singulière (aux allures de bilan de « première vague ») à l'aune des captations qui ont proliféré par la suite.

Le spectacle, joué dans les murs de l'Espace Libre, accueillait environ 50 spectateurs, chacun assis sur un petit tabouret, casque d'écoute sur les oreilles. L'espace scénique se faisait libre de tout décor, ne laissant que les corps des spectateurs pour remplir le vide.

Ensemble, comme son nom ne l'indique pas, est un spectacle pour spectateurs isolés, qui partagent des idées et des constats au fur et à mesure qu'on les fait voter. À l'image du *NoShow* (2013), un des spectacles précédents de la compagnie, le spectacle est plus interactif qu'immersif, à la différence qu'ici, personne n'occupe la scène mis à part le public. Lorsqu'un personnage parle, c'est un spectateur qui se lève pour prêter son corps à la voix qu'on entend (créant, ça et là, des effets comiques de dissociation corps/voix).

Comme dans tout spectacle interactif sur le mode question/vote, un des intérêts est de brosser le portrait sociologique du public et des individus assis près de nous. Le public joue le jeu, mais les créateurs, conscients des limites de la forme, ponctuent leur questionnaire du leitmotiv « Qui a menti à une des questions précédentes ? », particulièrement lorsqu'on aborde des questions plus sensibles ou taboues (Qui pense que l'économie est plus importante que la santé ? Qui pense que certaines causes méritent qu'on défie les règles ? Qui a souhaité que quelqu'un attrape la COVID ?).

On s'amuse de voir le nombre de personnes qui auront fait du pain durant le confinement (seulement quatre, moi inclus), du faible nombre d'étudiants (deux) ou du faible nombre de ceux qui auront touché la PCU (moins de cinq, rappelant que le public de théâtre est souvent privilégié).

On en tirera les conclusions sociologiques qu'on veut (je laisse cela à l'équipe, menée par François Bernier). Moins une réflexion complète sur le confinement qu'un état des lieux des situations vécues entre mars et août 2020, *Ensemble* était surtout une invitation à retrouver le plaisir de partager un même espace-temps ; en ce sens, la gratuité des billets en disait long, autant sur la forme « laboratoire » que sur la volonté de retrouver « l'ici et maintenant » du théâtre, au-delà des impératifs économiques.

Depuis, avec la deuxième fermeture des salles à l'automne et à l'hiver, notre capacité à se penser « ensemble » plutôt qu'isolés dans nos bulles respectives a été mise à mal. En refaisant l'exercice, on mesurerait peut-être différemment l'ampleur de la fracture sociale qui a semblé se dessiner au fil de l'hiver.



Les derniers mois auront vu les différentes formes du théâtre continuer à se développer sur deux plans. D'une part, les théâtres ont pu rouvrir au courant du mois d'avril, toujours sous la crainte d'une croissance marquée de la pandémie et subissant les contrecoups des hésitations sur le couvre-feu. D'autre part, Télé-Québec aura joué son rôle de diffuseur public (contrairement à Radio-Canada) pour présenter tour à tour *La face cachée de la lune*, *Les Hardings* et *L'Assemblée* en direct à la télévision, une première depuis 2003.

Preuve que le public est au rendez-vous, la diffusion simultanée en ligne a été populaire, à tel point que le serveur web de Télé-Québec n'a pas tenu le coup lors de la présentation de *La face cachée de la lune*, empêchant plusieurs spectateurs de vivre le moment en temps réel.

Malgré la crainte (compréhensible) de voir les écrans remplacer les arts vivants dans le futur, la vente fulgurante des billets lors de la réouverture des salles (attribuable, certes, à la jauge réduite des spectateurs, mais pas seulement) prouve que le public s'ennuie des arts vivants. Une enquête menée par Hervé Guay et Claudia-Barbara Sévigny-Trudel semble confirmer que le public trépigne d'impatience à l'idée de retourner en salle. Chez les spectateurs engagés (pour qui assister à un spectacle est une pratique récurrente), les propositions numériques auraient même suscité très peu d'intérêt.

Il est donc trop tôt pour savoir si le téléthéâtre est revenu pour mieux rester, même si les appels en ce sens se font de plus en plus nombreux, notamment au nom de l'accès au théâtre pour les gens habitant en dehors des grands centres. Tout semble être sur la table pour que les formes distancées (radio et téléthéâtre) puissent coexister avec le « théâtre vivant ». L'allure des programmations 2021-2022 nous donnera une bonne idée de ce qui attend le théâtre, mais sans oser parier sur l'imminence des jours meilleurs, on peut croire que le numérique n'est pas près de le remplacer. Heureusement.



- P-103 UN
Mani Soleymanlou
Photo—Jérémie Battaglia
- P-107 ENSEMBLE
Photo—Stéphane Bourgeois